

# LES JEUX OLYMPIQUES

## Supplément **DU MESSAGER D'ATHÈNES**

### LE COMITÉ HELLÈNE

Maintenant que les imperfections de détail, toujours inséparables d'une première organisation, ont disparu devant le succès, nous allions dire la beauté de l'ensemble, nous n'hésitons plus à déclarer que le Comité hellène a mérité du pays. Tous les éloges que le Roi, la presse et le peuple ont adressé dans un élan de reconnaissance, au Diadoque, qui a présidé le Comité avec la distinction et la haute autorité que l'on sait, aux princes Georges et Nicolas, qui ont organisé avec une rare sagacité et une admirable précision une partie des Jeux, au secrétaire général M. Philémon, qui s'est multiplié pour seconder les efforts de Son Altesse Royale, au colonel Métaxas dont le service d'ordre du Stade mérite d'être signalé, à l'alytarque M. Manos qui, a désarmé jusqu'à ses adversaires les plus acharnés, à tous les collaborateurs du Diadoque ; tous ces éloges, disons-nous, les membres du Comité hellène les ont justement mérités.

Nous devons à la vérité de dire que le peuple athénien, qui n'a jamais, dans aucune circonstance, montré, avec plus d'entraînement, un plus grand amour de l'ordre, avait rendu la tâche facile au Comité. D'autre part, la presse, à laquelle le Comité avait donné tant de sujets de mécontentement, a soutenu l'enthousiasme qui, certainement, ne se serait pas maintenu jusqu'au bout, si elle avait, qu'on nous passe le mot, soufflé dessus après la première . . . représentation.

Le succès, qui n'est, en somme, que la résultante des travaux du Comité et de l'organisation des Jeux, montre ce que peut en Grèce l'initiative privée au service d'une bonne cause.

Il serait à souhaiter que S. A. R. le Diadoque et les princes ses frères, qui jouissent d'une indéniable popularité, aient souvent l'occasion d'affirmer leur zèle pour le bien public, leur savoir et leur intelligente activité au profit d'œuvres non moins utiles au pays que les Jeux Olympiques. La confiance qu'ils inspirent est, à elle seule, un gage de succès.

### LES JEUX ET LES ÉTRANGERS

Nous avons mille fois raison de mettre le public en garde contre les bruits touchant la cherté du séjour à Athènes pendant les Jeux Olympiques. Les faits viennent de confirmer toutes nos prévisions. Les grands hôtels, et moins encore les petits, n'ont pas augmenté leur prix. Ils tenaient à ména-

ger leur clientèle étrangère et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? à maintenir à la ville d'Athènes son bon renom d'hospitalité.

Nous n'apprenons rien de nouveau à nos lecteurs en disant que la police avait pris toutes ses mesures pour raffrèner, si la nécessité s'en faisait sentir, les convoitises de ceux que leur métier met en contact journalier avec les voyageurs. Voitures et embarcations, pain, viande et poisson étaient tarifés. Toute contrevention aux règlements de police aurait été sévèrement réprimée.

Par bonheur — et cela montre mieux que nous ne le pourrions faire les bonnes dispositions de tous à l'égard de nos hôtes — il n'y a pas eu lieu de recourir une seule fois à l'application des ordonnances de police. Nos hôtes emporteront sans doute une bonne opinion de nos cochers et de nos bateliers, qui sont beaucoup plus polis qu'ailleurs envers les étrangers. Aucun d'entre eux n'a eu, que nous sachions, à se plaindre d'eux ou à disputer sur le pourboire, qui est d'ailleurs inconnu dans notre pays.

Ce n'est pas seulement à Athènes, c'est dans toute la Grèce que l'on a été pleins d'égards pour les étrangers, sans distinction de rang ou de nationalité.

Il n'y a donc rien à reprendre de ce côté. Les plus grincheux mêmes n'ont rien trouvé à redire.

Cependant, l'affluence des étrangers d'Occident n'a pas été aussi grande qu'on le croyait. Cela tient à plusieurs causes sur lesquelles nous croyons superflu d'insister. La principale, c'est que l'on avait des doutes sur le succès des Jeux ; la seconde, c'est que l'on avait répandu le bruit que l'agence Cook ayant loué tous les hôtels pour ses voyageurs, il n'y avait de place pour les autres qu'à des prix exagérés. Si la chose est vraie, l'agence Cook a rendu un mauvais service à la Grèce.

## LES JEUX OLYMPIQUES

### DISTRIBUTION DES PRIX

Le temps n'a pas favorisé la clôture des Jeux. Le vent du midi, qui souffla, toute la matinée de mardi en tempête, rendant la plage du Phalère inabordable, fit ajourner au lendemain les régates, une des parties les plus attrayantes du programme, et dans lesquelles nos rameurs comptaient sur un succès, un succès aussi complet que la course de Marathon. Pour comble, vers

trois heures, au moment où le Stade venait d'être envahi par plusieurs milliers de spectateurs, les gros nuages que couvraient l'horizon depuis le matin se résolurent en une pluie battante qui mit tout le monde en fuite. On annonça aussitôt que la proclamation des vainqueurs et la distribution des prix ne pourraient avoir lieu que le lendemain.

Une foule non moins grande que celle que l'on a signalée pendant la course de Marathon, se pressait, de bon matin, dans l'amphithéâtre, aux alentours, sur les collines environnantes et tout le long du mur d'enceinte. Avant dix heures, la vaste amphithéâtre était, littéralement bondé de spectateurs. Il n'y avait presque plus de nuages au ciel et un soleil de printemps, un soleil tiède, versait ses torrents de lumière atténuée par un léger voile de brume que ses rayons ne parvenaient pas à dissiper, sur la foule immense, qui applaudissait, à leur entrée dans le stade, les Olympioniques sans distinction de nationalité.

Devant l'estrade royale, sur deux tables, sont les diplômes, les couronnes et les deux ou trois vases en argent, brillants au soleil, destinés à quelques uns des vainqueurs. Celui de M. Bréal, qui sera donné au vainqueur de la course de Marathon, se distingue par la supériorité de sa facture.

Au moment où la famille royale fait son entrée au milieu des applaudissements, plusieurs, fois répétés de l'assistance, le Stade offrait un de ces spectacles dont on garde longtemps, bien longtemps le souvenir. Le Roi, en uniforme de général, est entouré des princes, de la princesse Marie et de son fiancé. La Reine, qu'une indisposition retenait au Château, n'avait pu accompagner Sa Majesté. Près des sièges royaux, on remarque Méhémet Ali, frère du khédive d'Égypte.

Dans la sphendoné ou hémicycle s'entasse le monde officiel. Puis les olympioniques défilent devant le Roi et prennent place à droite et à gauche des sièges royaux. Derrière et à côté se tiennent les membres des Comités, à leur tête le Diadoque. En ce moment, M. Robertson, un athlète anglais, étudiant de l'Université d'Oxford, s'avance vers le Roi et lit une ode, en grec ancien, que l'on applaudit de tous les points du Stade.

Le Roi descend de son siège dans l'estrade. Le capitaine Hadgipéto, faisant office de héraut, appelle à haute voix les noms des vainqueurs, qui viennent l'un après l'autre, recevoir de la main de Sa Majesté, es prix qu'ils ont gagnés. Ces prix, on l'a déjà dit, consistent en une médaille commémorative, un diplôme et une couronne

d'olivier sauvage cueilli dans l'Altys (Olympie).

— THOMAS BURKE, crie le héraut. C'est un américain vainqueur aux courses de 100 et de 400 mètres. Il reçoit, avec les récompenses, les félicitations du Roi et les applaudissements des spectateurs qui l'avaient déjà acclamé.

— E. FLACK, de Victoria (Australie). Un des plus beaux athlètes étrangers, vainqueur aux courses de 800 et de 1600 mètres.

— T.P. CURTIS, des Etats-Unis d'Amérique, vainqueur à la course de 110 mètres avec obstacles.

Après une pause, le héraut clame SPIROS Louïs, de Grèce, vainqueur à la course de Marathon. L'amphithéâtre éclate en applaudissements. Le Roi le salue, lui donne la main et lui tend ses prix avec la belle coupe de M. Bréal et les autres dons qui lui ont été offerts à l'occasion de son triomphe. Les applaudissements redoublent lorsque des pigeons enrubannés aux couleurs nationales sont lancés, en signe d'allégresse, d'un grand nombre de tribunes. Des drapeaux flottent en l'air, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent comme au moment où il faisait, couvert de poussière et de sueur, son entrée triomphale dans le Stade Panathénaïque.

Nous nous bornerons à donner les noms des athlètes couronnés, en disant, une fois pour toutes, qu'ils ont été tous applaudis et acclamés de la façon, la plus bruyante et la plus sympathique.

La distribution des prix terminée, le Roi embrasse le Diadoque et le félicite hautement du succès, dû principalement à son intelligente activité et à la foi qu'il avait su inspirer à ses collaborateurs. Des applaudissements longtemps prolongés dissident que S. M. a été l'interprète de l'opinion, qui attribue, à droit, le succès des Jeux à la haute et intelligente activité du Diadoque.

## NOMS DES VAINQUEURS

### I. CONCOURS ATHLÉTIQUES

Course de 100 mètres. — F.E. BURKE, Etats-Unis, Amérique.

Course de 400 mètres — F.E. BURKE, Etats-Unis, Amérique.

Course de 800 mètres — E.X. FLACK, Victoria, Australie.

Course de 1500 mètres — E.X. FLACK, Victoria, Australie.

Course d'obstacles 110 mètres — T.P. CURTIS, Etats-Unis, Amérique.

Course de Marathon. — S. Louïs, Grèce.

Saut en hauteur. — E.H. CLARK, Etats-Unis, Amérique.

Saut à la perche. — N.N. HOYT, Etats-Unis, Amérique.

Saut en longueur. — E.H. CLARK, Etats-Unis, Amérique.

Saut triple.—J. B. CONNOLY, Etats-Unis, Amérique.

Lancement du disque.— R. GARRETT jr., Etats-Unis Amérique.

Lancement du poids. — R. GARRETT jr., Etats-Unis. Amérique.

Travail des poids d'une seule main. — E. ELLIOT, Angleterre.

Travail des poids des deux mains. — N. JENSSSEN, Danemark.

Lutte, —K. Schumann, Allemagne.

### II. GYMNASTIQUE

Barres parallèles. — EQUIPE DE F. HOFMANN, Allemagne.

Barre fixe. — EQUIPE DE F. HOFMANN, Allemagne.

Barres parallèles. — A FLATOW, Allemagne.

Barre fixe. — H. WEINGAERTNER, Allemagne.

Saut au cheval sans anneaux. — K. SCHUMANN, Allemagne.

Saut au cheval avec anneaux. — L. ZUTTER, Suisse.

Anneaux. — I. MITROPOULOS, Grèce.

Traction à bras sur corde lisse. — N. ANDRIACOPOULO, Grèce.

### III. NATATION

Course de 100 mètres, — A. HAJOS GUTTMANN, Hongrie.

Course de 500 mètres. — P. NEUMANN Autriche.

Course de 1200 mètres. — A. HAJOS GUTTMANN, Hongrie.

Course de matelots 100 mètres. — J. MALOKINIS, Grèce.

### IV. TIR

Tir à la carabine 300 mètres. — G. ORPHANIDIS, Grèce.

Tir à la carabine 200 mètres. — P. CARASSEBDAS, Grèce.

Tir au revolver d'ordonnance 25 mètres. — J. PAINE, Etats-Unis, Amérique.

Tir au revolver 30 mètres. — S. Paine, Etats Unis, Amérique.

Tir au pistolet 25 mètres. — S. FRANCOUDIS, Grèce.

### V. ESCRIME

Epée (amateurs). — GRAVELOTTE, France.

Sabre (amateurs). — I. GEORGIADIS, Grèce.

Epée (professeurs.). —L. PYRGOS, Grèce.

### VI. COURSES VÉLOCIPÉDIQUES

Course de 100 kilomètres. — L. FLAMMENG, France.

Course de 2 kilomètres. — P. MASSON, France,

Course de 10 kilomètres. — P. MASSON, France.

Course de vitesse.—P. MASSON, France.

Course vélocipédique de Marathon. — A. CONSTANTINIDÈS, Grèce.

Course de 12 heures. — AD. SCHMAL, Autriche.

### VII. JEUX ATHLÉTIQUES

Lawn-Tennis simple. — I.P. BOLAND, Angleterre.

Lawn-Tennis double. — J.P. BOLAND, F. THRANN, Allemagne.

### LES ALLEMANDS AU DIADOQUE

La solennité de la distribution des prix terminée M.Gœbhart, représentant de l'Allemagne à Athènes pour les Jeux Olympiques, offrit à S.A.R. le Diadoque une couronne de lauriers nouée de rubans aux couleurs nationales. En remettant la couronne M. Gœbhart a adressé au prince l'allocution suivante :

Altesse,

Permettez-moi de vous exprimer, au nom des gymnastes et amateurs allemands, mes remerciements pour tout le beau dont on nous a donné ici la jouissance.

Dans la plus majestueuse des arènes pacifiques du monde, nous avons le désir de remercier Votre Altesse, le président du Comité hellène des Jeux Olympiques, pour le cordial accueil que nous avons reçu à Athènes,

Le peuple hellène représenté par le Comité présidé par Votre Altesse Royale, nous a adressé une cordiale invitation, que nous avons acceptée avec empressement et avec joie. Nous sommes arrivés pleins d'espoir, mais les faits ont dépassé de beaucoup notre attente.

Votre Altesse Royale sait la divergence qui s'est produite chez nous à l'endroit de la participation de l'Allemagne aux Jeux Olympiques. Nous avons beaucoup de difficultés à vaincre, mais nous étions soutenus par la conviction que nous luttons pour l'idée du juste et du beau. Il se peut que nous ayons encore à lutter au retour, mais nous pourrions sous l'influence de l'impression de ces jours lutter avec plus d'enthousiasme pour l'idée d'union des Jeux Olympiques.

Nous ne nous laisserons pas enlever la joie de ces belles fêtes ; nous espérons réussir, en racontant ce que nous avons vu, gagner tout le monde à vos idées, faire qu'un plus grand nombre d'athlètes allemands assistent aux solennités de la deuxième Olympiade.

Il eût été désirable que des milliers de nos compatriotes se fussent trouvés ces jours-ci en Grèce, le pays du resplendissant passé et au grand avenir,

Sur cette couronne que j'ose offrir à Votre Altesse Royale sont les couleurs de la Grèce et de l'Allemagne. La couronne est une image symbolique des sympathies réciproques, qui grandiront encore plus dans l'avenir. Nous dirons, en Allemagne, beaucoup de bien des Grecs. Dieu veuille que les Grecs aussi gardent toujours des sentiments d'amitié pour les Allemands. Vive, S.A.R. le prince Constantin !

Les paroles de M. Gœbhart ont été couvertes par les applaudissements réitérés des spectateurs, encore qu'elles ne fussent guère comprises que d'un petit nombre. S. A. R., accepta la couronne, qui lui était gracieusement offerte, et répondit aussi en allemand.

Je vous remercie de grand cœur et toute la Grèce avec moi d'être venus en foule à la grande fête dont la Grèce était le centre. J'espère que vous emportez de bons souvenirs et que vous serez plus nombreux à la prochaine solennité olympique. Je vous remercie de nouveau ; je vous souhaite un bon voyage et un heureux retour chez vous.

Des applaudissements prolongés accueillirent les dernières paroles du Diadoque.

LE ROI A M. ROBERTZON

Le Roi fit appeler ensuite M. Robertzon à qui il offrit un rameau de laurier. Il lui annonça aussi qu'il voulait bien lui offrir une épinglette de cravate en souvenir de la bonne impression faite par son ode. M. Robertzon remercia le Roi et fut applaudi par les spectateurs.

### CLÔTURE DES JEUX

Le défilé des athlètes sur la piste se fit peu de temps après. Lorsqu'ils arrivèrent de nouveau devant l'estrade royale, le Diadoque pria le Roi de proclamer la clôture des Jeux Olympiques. Le Roi se leva alors et prononce les paroles suivantes :

« Je proclame la clôture de la première Olympiade. »

### PLACE DU CHATEAU

La foule s'écoula lentement et suivit les équipages royaux se dirigeant vers le Château. Peu après parurent les musiques militaires et la Société Philharmonique de Corfou qui entonnèrent des marches entraînantes. Elles sont suivies des gardiens du Stade, tenant en main les drapeaux de toutes les nations qui étaient représentés aux Jeux et des membres de tous les comités. Sous le balcon du Château la foule acclame LL. MM. et la famille royale. Le Diadoque et les princes Georges et André paraissent au balcon. M. Léonidas Déligeorges adresse l'allocution suivante au Diadoque, en lui remettant une couronne de laurier.

Monseigneur,

Nous accomplissons en ce moment le désir de tout le peuple hellène, des Grecs libres et des Grecs irrédimés, en offrant cette couronne à l'héritier au trône de Grèce. Par votre enthousiasme, Altesse, pour la préparation des Jeux Olympiques, par votre persévérance, par votre action éclairée vous avez surmonté toutes les difficultés et vous êtes devenu, par la munificence du généreux bienfaiteur de la Grèce Geor-Avérof, le nouveau fondateur des Jeux Olympiques, et vous en avez été le premier vainqueur.

Maintenant, Altesse, le peuple hellène désire vous voir toujours agir avec LL. AA. les princes Georges et Nicolas, pour la consolidation et l'avancement des Jeux Olympiques. C'est ainsi seulement que les succès obtenus au Stade marqueront le commencement d'une nouvelle vie, d'une vie de progrès de la nation grecque.

Le prince vivement ému à répondu de la manière suivante :

C'est le cœur vivement ému que j'accepte cette couronne et que je vous remercie vous tous qui par votre persévérance et votre indomptable travail avez contribué au brillant succès des Jeux Olympiques. Mais je remercie et félicite tout particulièrement le peuple athénien et tous les Hellènes qui sont venus ici qui ont montré aux étrangers par l'ordre qu'ils ont gardé et la cordiale hospitalité qu'ils leur ont donnée que c'est un peuple digne des aïeux et des sympathies du monde entier. Vive le peuple hellène !

D'enthousiastes applaudissements soulignèrent les paroles du Diadoque. Le silence rétabli l'avocat G. Orphanidis, un des olympioniques, adressa l'allocution suivante à S.A.R.

Permettez, Monseigneur, aux olympioniques de vous offrir, en signe d'honneur et de reconnaissance, avec respect, une couronne des branches les plus vertes de leur olivier sauvage aux trois hauts athlètes, qui, ayant vaincu d'insurmontables obstacles, ont triomphalement conduit une œuvre qu'applaudit aujourd'hui le monde entier avec enthousiasme. Vive le Diadoque ! Vive le Prince Georges ! Vive le Prince Nicolas !

#### DEVANT LE SECRETARIAT GÉNÉRAL

La démonstration se rendit ensuite processionnellement devant les bureaux de Secrétariat général M. C. Papamichalopoulos harangua en ces termes MM. Philémon et Bikélas.

TIMOLÉON PHILEMON, Ton divin enthousiasme, ton admirable optimisme, ton, indomptable activité, la sagacité dans un esprit jeune et une lucide intelligence ont grandement contribué à l'incomparable succès des Jeux Olympiques. On te voyait partout, empressé, agissant exhortant conseillant, encourageant pour l'accomplissement de l'œuvre. Mais nous qui avons formé les commissions des Jeux, nous avons admiré ton activité qui se déployait à côté du populaire Diadoque, le haut président du conseil central. Maintenant émus et touchés, nous l'exprimons, les présent et les absents, de sincères et chaleureux remerciements.

DÉMÉTRIUS BIKÉLAS, A Paris, dans le grand centre, de civilisation tu es parvenu à montrer aux nobles athlètes des deux mondes la glorieuse arène du Stade Panathénaïque où, acclamés par une foule énorme, ils ont cueilli l'olivier sauvage d'Olympie et le laurier d'Athènes. Le Diadoque accepta la proposition et la presse hellène accueillit, propagea, exalta l'idée jusqu'au succès complet que nous célébrons depuis dix jours. Le premier motif de ce résultat l'est du. Le peuple hellène t'en exprime son intime reconnaissance.

M. Philémon répondit avec l'éloquence qui le caractérise et fit, comme d'habitude, preuve d'une modestie qui n'est pas de notre temps. Il parla avec enthousiasme de l'œuvre du Diadoque, de M. Avérof, du comité du peuple athénien dont il vanta, avec raison, l'irréprochable tenue et la cordiale hospitalité, etc. Chaque phrase de son beau discours était soulignée par les applaudissements. Le calme rétabli, M. Papamichalopoulos remit un rameau d'olivier à MM. Philémon et Bikélas.

#### M. DE COUBERTIN

On lira plus bas la lettre que M. le baron de Coubertin vient d'adresser à S. M. le roi Georges pour lui annoncer qu'il venait de prendre la présidence du comité international des Jeux Olympiques.

M. de Coubertin rappelle fort à propos car on l'avait trop oublié ces jours-ci qu'il a eu l'initiative de ces Jeux, qui viennent d'être célébrés avec tant d'éclat dans le pays qui en a été le berceau.

Une chose nous a surpris dans ce pays, où l'on a la mémoire du cœur, c'est que l'on ait adressé, à propos du succès des Jeux Olympiques, des remerciements et des félicitations à tout le monde, excepté à celui qui en a été le promoteur.

Est-il besoin de rappeler les efforts de M. de Coubertin pour la réunion du congrès international qui résolut, il y a deux ans, à Paris, le rétablissement des Jeux Olympiques ? Est-il besoin de rappeler les obstacles qu'il rencontra ici même lorsqu'il s'est agi, pour la première fois, de mettre en

pratique la résolution votée, sur la proposition de M. Bikélas, par le congrès international de Paris ?

Cela ne diminue en rien la gloire du Diadoque, aux persévérants efforts duquel tout le monde se plaît à rendre justice. Sans le Diadoque, les Jeux,—s'ils avaient été célébrés—ce qui est douteux—n'auraient pas en plus d'importance que les concours sportifs qui ont lieu, chaque année, dans toutes les parties du monde ; sans le Diadoque enfin, nous n'aurions eu ni le Stade, ni le Stand, ni le Vélodrome qui ont donné aux Jeux la splendeur qui en a fait le succès.

Rappeler que M. de Coubertin a été le promoteur des Jeux n'aurait rien ôté au mérite de M. Philémon, qui a été le bras droit du Diadoque, et des autres collaborateurs de Son Altesse Royale.

On objectera que les Jeux Olympiques auraient perdu leur caractère international si l'on avait parlé d'un français ou d'une idée... française — l'idée du rétablissement des Jeux Olympiques est une idée française. Ce raisonnement ne tient pas debout. Est-ce qu'on conteste à l'Allemagne l'idée de l'Union postale universelle ? Est-ce qu'on conteste à la Suisse l'idée de la création de la Croix-Rouge, qui a aussi un caractère international ?

Avant de passer dans le domaine international une idée vient, certainement à l'esprit d'un penseur qui a une patrie. Pour le rétablissement des Jeux Olympiques, cette idée est venue d'un français, de la France. La Grèce a été appelée à la réaliser. Elle l'a fait avec un incomparable éclat, qui n'aurait pas été certainement amoindri, si l'on avait associé le nom de M. de Coubertin à ceux de MM. Philémon, Bikélas et des autres collaborateurs du Diadoque.

Disons, en terminant que le Roi, qui sait rendre justice à tout le monde, s'est souvenu de M. le baron de Coubertin en lui envoyant les insignes de commandeur de l'ordre du Sauveur.

Voici la lettre dont nous avons parlé au début de cet article.

Athènes, le 3)15 avril 1896.

Sire,

En prenant la présidence du comité international des Jeux Olympiques je tiens à ce que mon premier acte soit un remerciement. adressé, en la personne de son auguste souverain, à la Grèce toute entière.

Par les efforts de ses fils ayant à leur tête le plus noble d'entre eux s'est trouvée réalisée l'œuvre à laquelle j'avais osé la convier.

Il y a deux ans quand s'ouvrit le congrès de Paris Votre Majesté daigna m'adresser un télégramme d'encouragement. Je me permets de le lui rappeler aujourd'hui que mes vœux sont accomplis et que les Jeux Olympiques sont rétablis.

En présidant à leur rétablissement, Votre Majesté nous a donné le droit à mes collègues et à moi de compter encore sur votre bienveillance dans l'avenir.

Daignez agréer, Sire, l'hommage de mon plus profond respect et de mon inaltérable reconnaissance.

(Signé) PIERRE DE COUBERTIN

#### M. BRÉAL

M. Bréal, de l'institut de France, qui a Bté, on le sait, l'un des plus ardents promoteurs des Jeux Olympiques a envoyé les lettres suivantes à M. Bikélas, président sortant du Comité international.

Paris 23 Mars 1896.

Mon cher ami,

Puisqu'il ne m'est pas donné de couronner moi-même le vainqueur de la course Marathonienne, je veux au moins de loin lui envoyer mes sincères félicitations.

Je ne sais à quelle nation il appartient. Mais quelle que soit sa nationalité, je salue en lui un représentant de la tradition hellénique.

Vous savez ce que dit le vieil Homère ?  
οὐ μὲν γὰρ μείζον κλέος ἀνέρος, ὄφρα κ' ἔησεν,  
ἢ ὅτι ποσσὶν τε ρέξῃ καὶ χερσὶν ἔῃσιν.

Dans l'île de Crète, comme nous l'a appris récemment la loi de Gortyne, pour désigner un citoyen jouissant de tous ses droits on disait -πο,-&c. Il fallait qu'il eut pris part aux exercices de ces phratries ou hetairies où tous les jeux gymniques étaient pratiqués, et qui sont devenus pour la Grèce des écoles d'endurance, de courage, et d'honneur. C'est là, je n'en doute point, que s'est préparée la grandeur de la race hellénique.

Quand elle est entrée dans l'histoire, elle était déjà prête pour toutes les luttes.

Je n'ai donc pas besoin de vous dire combien je suis heureux de voir renaître, sous une forme moderne, les mêmes exercices, les mêmes jeux, et combien je suis de cœur avec vous.

Recevez pour vous, mon cher président, et veuillez partager avec vos collègues du Comité, l'assurance de mes sentiments bien sympathiques.

(s.) MICHEL BRÉAL

Paris 11 avril 1896

Cher ami,

Je vous remercie beaucoup pour la délicate attention que vous avez eue de m'annoncer hier par télégramme le résultat de la course de Marathon.

J'en suis très content et je m'en réjouis comme d'un succès national. Cela me fait plaisir de penser que la coupe si glorieusement disputée testera en Grèce. . . . .

Le télégramme était chez moi à Paris 1 heures du soir. C'est merveilleux comme rapidité. .

M. BRÉAL

#### LA PRESSE ET LES JEUX OLYMPIQUES

La presse d'Athènes est unanime à proclamer le succès des Jeux, à reconnaître, avec tous les étrangers qui y ont assisté ou qui y ont pris part, que tout s'est passé à sonhait, sans aucun de ces anicroches qui défigurent souvent les œuvres les mieux conçues, les plus supérieurement exécutées. Son enthousiasme confine au lyrisme. On ve en juger par les extraits suivants:

Nous avons vécu dix jours, dit l'*Ephéméris* d'une vie d'imposants spectacles et d'émotions exceptionnelles. Dans cet intervalle nous nous sommes retrempés, on peut le dire sans exagération, dans un baptême de renaissance. Nous avons pu nous former une idée complète du goût de nos ancêtres dans la disposition des plus grandes jouissances de la vie. Nous avons vu combien les anciens Stades sont supérieurs aux nouveaux théâtres. . . Nous avons communiqué avec le monde toujours jeune du passé et nous avons senti flotter au dessus de nous

l'âme de l'antiquité. Nous avons vu de près les représentants de nations étrangères riches et puissantes, nos maîtres maintenant dans la civilisation, et nous nous sommes convaincus plus que jamais que nos maîtres, élèves de nos aïeux, nous rendent ce qu'ils nous doivent. Nous nous sommes renforcés dans l'espérance de l'athlétisme et nous en remportons de bonnes leçons pour l'avenir. Par dessus tout, nous nous sommes relevés à nos yeux; portés par le souffle salutaire du patriotisme, nous nous sommes souvenus que nous sommes Hellènes et le feu de l'émulation s'est rallumé en nos cœurs dans les circonstances les plus nobles d'une manière faisant vraiment honneur à notre race. Et maintenant nous rentrons dans notre vie habituelle, non pas comme si nous revenions de réjouissances émoussant l'esprit et amollissant le cœur, mais comme de quelque sublime fête intellectuelle qui est le plus doux des délices et la plus édifiante des leçons.

Les alertes vainqueurs, dit la *Palingénésia*, qui, ont représenté toutes les nations policées de la terre, ont défilé devant le roi des Hellènes, ont été couronnée de sa main, de cette main même de la Grèce qui couronnait, il y a des milliers d'années, dans ce même pays, les anciens athlètes, avec le même symbole de victoire, l'olivier sauvage d'Olympie. La Grèce au milieu des nations civilisées, présidant les plus nobles luttes du corps, récompensant les premiers vainqueurs des Jeux Olympiques modernes ! La Grèce couronnant, avec les étrangers, ses propres enfants, les unissant tous dans un même groupe harmonique sous l'heureux symbole de la paix et de la noble émulation. Y a-t-il chose plus précieuse que celle-ci que nous aurions à peine rêvée il y a un an et que nous avons vu se dérouler sous nos yeux.

Lorsqu'hier, à la clôture des Jeux Olympiques, le Roi embrassa le Diadoque, exprimant sa grande tendresse paternelle et sa haute satisfaction royale pour le succès des Jeux, qui sont l'œuvre du Diadoque, le baiser était rendu au Roi par tout le peuple hellène. Car, le Diadoque, comme l'a dit si bien M. Déligéorges: a été le premier vainqueur, ayant adopté l'œuvre qu'il mena à bonne fin. On avoue généralement que les Jeux n'auraient pu se faire sans le Diadoque, et que sans lui Grèce n'aurait pas eu dix vainqueurs et beaucoup d'autres venus seconds. Sans lui nous n'aurions pas découvert le précieux trésor que renferme la terre hellène, capable de montrer tant de force, de noblesse et d'adresse.

Le fait seul, dit la *Proïa*, que les Jeux ont eu, à leur rétablissement, un succès tel que tous les étrangers expriment le désir que le Stade Panathénaïque soit désormais choisi pour arène des Jeux Olympiques internationaux ce fait seul, disons-nous, suffit à montrer à tout le monde que notre pays n'a cessé d'inspirer des sentiments d'amitié et que, tôt ou tard, il n'y a personne qui ne se repentira de lui avoir causé, si cela lui est arrivé, un préjudice quelconque.

La proclamation des vainqueurs, dit le *Scrip*, était un jour de grandeur et de gloire. Sur cette même arène, où l'on honorait le nom de la Grèce, l'antique gloire a reparu de nouveau dans toute sa splendeur le rameau sacré d'olivier sauvage a couronné de nouveau son front et, avec elle

l'univers entier. Dans notre histoire moderne, à côté des pages glorieuses de l'insurrection, une page non moins brillante écrite en lettres d'or s'ajoutera comme complément de la palingénésie nationale.

Nous annonçons, avec orgueil, dit l'*Acropolis*, que l'on peut considérer maintenant comme un fait accompli la célébration, tous les quatre ans, de sports athlétiques internationaux à Athènes. A la suite du succès de la première Olympiade tous les étrangers qui partent en emportant les meilleures impressions, font des vœux qu'Athènes soit désignée comme la ville où devront se célébrer tous les quatre ans les Jeux Olympiques internationaux.

Les *Kairi* voient, avec la plupart de nos confrères d'ailleurs, une véritable révolution dans le triomphal rétablissement des Jeux Olympiques. Les exercices sportifs, que les princes doivent encourager chez le peuple devront se combiner avec des expositions artistiques et industrielles, tout en leur pardant autant que possible leur caractère archaïque.

## LES PHILHELLENES

L'Association des étudiants hellènes de Paris, célébrant le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance hellénique, est allée déposer au Père-Lachaise des couronnes sur les tombes de deux généraux français, particulièrement chers aux patriotes grecs ; le maréchal Maison, qui, en 1828, commanda l'expédition de Morée et, à la tête de 18,000 Français, contraignit les Turcs à évacuer le Péloponèse, — et le général Fabvier, l'héroïque défenseur de Paris en 1814, qui, recrutant quelques anciens officiers et soldats de la Grande armée, comme, lui victimes de la Restauration, se rendit en Grèce dès le commencement du mouvement insurrectionnel pour y défendre la cause des Hellènes.

Cette cause était alors très populaire dans toute la France. On saluait avec ivresse le réveil de la Grèce. Partout des souscriptions s'ouvraient; partout se créaient des Comités philhellènes. Casimir Delavigne et Béranger, les deux poètes populaires du temps, conduisaient le chœur dithyrambique. Des odes bien connues de Victor Hugo et de Lamartine rappellent ces heures d'enthousiasme.

On célébrait la Grèce en vers en prose en tableaux, en lithographies, Delacroix s'illustrait par le *Massacre de Scio* qui faisait verser des larmes de compassion aux philhellènes. On s'indignait contre les gouvernements européens qui regardaient froidement combattre et mourir dans les champs de l'Attique les martyrs de la liberté et du patriotisme.

Naturellement, les souvenirs classiques se mettaient de la partie : Miltiade, Epaminondas, Pélopidas, tous les héros antiques de la Grèce ressuscitaient dans ses héros modernes. Botzaris était le Léonidas de la Grèce renaissante, qui avait encore dans l'illustre navarque Miaoulis son vainqueur de Salamine. Les Thermopyles et le désastre de Missolonghi ne faisaient qu'un.

Beaucoup d'autres nous de combattants grecs nous étaient familiers. Constantin Kanaris, Capo d'Istria, Georges Caraiskakis, Mavrocordato prenaient place à côté des guerriers les plus célèbres de l'histoire, et nous faisions l'éloge des moines klephtes qui, là-bas, se décapuchonnaient pour les combats.

Le théâtre s'en mêlait. On voyait paraître sur

les planches Botzaris et ses palikares. Avec force poudre brûlée se produisait en scène l'apothéose des défenseurs de Missolonghi. Dans le vaudeville même, des mots faisaient allusion aux sous-vêtements héroïques de la guerre que soutenaient si courageusement les Grecs luttant pour leur indépendance. « Les Grecs enfonceront la Porte » était un des calembours favoris de nos petits théâtres en 1823 ou 1824, et lorsque l'acteur lançait ce mot ou quelque autre de même genre, la salle croulait sous les applaudissements.

L'imagerie populaire portait au même temps jusque dans les villages les plus reculés les traits et le renom de gloire des héros grecs. On vendrait de menus objets et des foulards ornés de leur effigie.

Sans contredit, la cause des Hellènes était belle, juste, sainte. Ce réveil d'un peuple que des siècles d'esclavage semblaient avoir scellé dans sa tombe, abondait au noms et en faits dignes de l'admiration universelle.

♦ ♦

Quant aux Turcs, l'horreur qu'ils inspiraient était en proportion. Le massacre de Chio, la dévastation du Péloponèse soulevaient l'exécration de l'Europe entière. On mettait au ban de l'humanité ces hordes de barbares. On frappait de flétrissure une maison de Marseille (de Marseille, fille des Phocéens !) qui construisait des bâtiments de guerre pour le compte du pacha d'Égypte, qui la Porte avait appelé à son aide.

La journée de Navarin, qui vit la flotte turco-égyptienne coulée bas en trois heures par les vaisseaux de France, de Russie et d'Angleterre, était saluée comme une revanche de la civilisation, et un corps d'armée français partait aux applaudissements unanimes pour achever l'œuvre de la délivrance en expulsant, en quelques mois, de la Morée, Ibrahim, fils du pacha d'Égypte, et ses féroces soldats.

Mais l'équipée chevaleresque du général Fabvier allant avec quelques hardis compagnons initier les Hellènes à la tactique militaire et devenant l'âme d'une lutte de plusieurs années, est plus caractéristique que cette expédition. La campagne qu'il mena contre les Turcs et qui se termina si malheureusement par la reddition d'Athènes, après quatre mois de siège, tient du roman. Que n'aurait pu faire ce vaillant chef de partisans s'il avait disposé d'une troupe plus considérable et s'il n'avait été en butte aux suspicions des factions grecques qui l'accusaient d'aspirer à la dictature !

Sorti de France en 1821 pour aller défendre la cause des Hellènes, Fabvier ne rentra que pour prendre part aux combats des Trois glorieuses. Il fut, le 4 août, nommé commandant de la place de Paris. En 1849, nous le trouvons député de la Meurthe à l'Assemblée législative. Après le coup d'État, il se retira de la vie publique et mourut en 1855. Ce soldat à l'âme indomptable pouvait être un grand héros s'il avait été mieux secondé par les événements.

La délivrance d'une nation de martyrs l'avait tenté. Chacun la souhaitait d'ailleurs. En Europe, il n'y avait qu'un cri contre le despotisme turc et les crimes des janissaires. A chaque instant arrivaient de Grèce de lugubres récits de tueries et d'avaries sans nom. On se trouvait lassé d'inhumanités.

C'était l'exode des habitants de Parga, qui, leur ville ayant été vendue par les Anglais au féroce Ali, ouvrirent les tombeaux de leurs pères et, réunissant leurs ossements, les brûlèrent en place publique afin d'emporter avec eux, loin du Turc abhorré, ces cendres sacrées comme le plus précieux reste de leur patrie.

C'étaient l'égorgeement des nobles du Phanar et

des prêtres du Synode, les massacres de Grecs à Constantinople et à Smyrne, l'extermination du peuple de Scio. C'étaient les révoltes cent fois justifiées des vaincus assoiffés de justice. La barbarie des vainqueurs avaient mis le comble à tous les maux. Il fallait vraiment à ces Grecs la délivrance ou la mort, comme aux Souliotes d'Albanie qu'Ali-Hacha avait exterminés en 1804.

\* \*

Oh ! ces martyrs de l'indépendance hellénique, combien grands ils furent et avec quel stoïcisme ils se sacrifièrent ! On a raconté leurs souffrances épiques, leurs membres broyés à coups de marteau sous les platanes de Janina, les roseaux aigus enfoncés lentement dans les ongles de leurs doigts et de leurs pieds, les chaînes d'osselets serrées autour de leurs fronts, leurs corps murés vivants jusqu'à la hauteur de la tête ! Les cadavres mêmes n'échappaient pas aux outrages. Les têtes coupées des Klephtes étaient portées en triomphe et exposées en public par les Ottomans.

Aussi le premier devoir d'un palikare était-il de sauver la tête de son chef ou de son frère d'armes. Les Hellènes mourants suppliaient leurs amis de leur trancher la tête.

Le poète Valaoritis a immortalisé l'histoire d'un Klephte qui, après avoir rendu ce cruel service à son capitaine, poursuivi par les Turcs, emporte avec lui son précieux fardeau à travers les précipices poursuit sa course pendant plusieurs jours en s'arrêtant de temps en temps pour humecter les lèvres du mort, et finit par découvrir un endroit écarté où il peut l'ensevelir sans crainte. Le lieutenant fidèle, blessé lui-même quelque temps après, se traîna de buisson en buisson jusqu'au tombeau de son chef et mourut après y avoir déposé un dernier baiser.

C'est près de Janina, dans les montagnes du Pinde, que la race grecque a le plus souffert et le plus combattu (A. Mézières). Pourquoi faut-il que cette Epire et cette Albanie, sacrées par tant de souvenirs, n'aient pas été réunies à la Grèce par la convention de 1881 ! De ce qui fut Souli, il ne reste plus aujourd'hui que des pans de murs noircis ; les Turcs ont fait une solitude des défilés sombres ou s'accomplit la destinée des Souliotes et ou, dans le dernier effort de ces héroïques montagnards, le moine Samuel mit le feu à un baril de poudre pour faire sauter la tour dans laquelle ils étaient bloqués.

Ces rochers sinistres auraient dû être réunis à la Grèce comme Belfort fut laissé à la France.

Il nous plaît que dans ces souvenirs tragiques le nom français soit intimement lié à celui des martyrs. La France se pencha un jour sur le lit de misère où agonisait la Grèce, et de cette couche sanglante surgit un berceau où germa une civilisation nouvelle.

Le réveil fut lent. Tant de malheurs s'étaient abattus sur cette terre si grande jadis que ses forces vives ne purent renaître qu'à la longue.

Mais les Hellènes sont enfin redevenus un peuple fort qui a la conscience de sa vitalité et foi en son avenir. Il nous font assister aujourd'hui à la reconstitution de leurs anciens Jeux olympiques. Beaucoup de Français s'y sont rendus. C'est une belle occasion qui s'offre à eux de constater combien étaient justifiées les espérances du généreux Fabvier et des philhellènes de 1821.

JEAN FROLLO

## LA POLITIQUE

Les Hellènes ont célébré en Grèce et partout où le génie aventureux de leur race les a conduits à travers le monde, le soi-

xante-quinzième anniversaire de la proclamation de l'indépendance hellénique.

Que de changements, depuis le jour où éclata cette mémorable insurrection de 1821, se sont accomplis en Orient, se réalisant par la force des idées qu'elle y avait répandues et grâce aux coups terribles qu'elle avait portés à la puissance de la Turquie ! La Serbie avait lutté auparavant avec Kara-Georges et Milosch pour la conquête de sa liberté : mais elle ne l'obtint qu'après le soulèvement de la Grèce. Celle-ci, d'ailleurs, avait tenté déjà pour sa libération, depuis les sombres jours du XV<sup>e</sup> siècle, plus d'un héroïque effort. En 1821, les Roumains étaient soumis à la puissance ottomane et les Bulgares, ignorants même de leur nationalité, ne savaient pas que jadis ils avaient été un peuple . . . . Aujourd'hui, la Serbie la Roumanie, la Bulgarie sont des Etats vivants et libres, l'indépendance du Monténégro est affermie, la Bosnie et l'Herzégovine ont échappé aux Turcs, une portion considérable de la Thessalie est réunie à la Grèce indépendante . . . .

Que se passera-t-il encore ? On entend frémir à cette heure, comme agités d'un souffle nouveau, les peuples chrétiens de l'Empire ottoman d'Asie. Verrons-nous les Turcs expulsés de l'Europe, chassés d'une partie même de l'Asie-Mineure, refoulés vers les contrées d'où ils descendirent autrefois, terribles et sauvages, sur le vieil empire de Constantinople ? Les verrons-nous, au contraire, conservant à peu près ce qui leur reste de leur empire, associés à la confédération des peuples de la péninsule orientale, s'unissant à la vie de l'Europe et en pratiquant les lois ? C'est là le secret de l'avenir.

Mais beaucoup des changements qui ont transfiguré l'Orient sont sortis de l'insurrection dont les Hellènes saluaient l'anniversaire. En ce siècle, comme aux jours de l'antiquité, la Grèce a joué un grand rôle dans le monde et ses idées ont franchi ses frontières pour se répandre à travers les peuples. Comme la France, elle a servi plus encore que sa propre cause, la cause de la civilisation. Peut-être est-ce là l'une des raisons de ce rapprochement mystérieux par lequel se trouvent, des deux extrémités de l'Europe, unies dans une sympathie qui semble devoir être éternelle la Grèce et la France.

Oui, c'est une grande date historique, celle qui fut célébrée le 25 mars de l'ancien style celle de la proclamation de l'indépendance hellénique. Emile COLLAS

## COMITÉ INTERNATIONAL DES JEUX OLYMPIQUES

SESSION D'AVRIL 1896

A ATHÈNES

### P R O T O C O L E des décisions adoptées par le C O M I T É .

Le Comité International, considérant que la résolution adoptée par le Congrès de Paris, portant que les Jeux Olympiques doivent être célébrés successivement dans toutes les capitales du monde est la base même

de l'œuvre dont il a la charge, décide de proposer, au vote de ses membres pour la célébration des Jeux Olympiques de 1904 conformément aux demandes qui lui ont été adressées, *New York, Berlin* ou *Stockholm*. Le Comité prend acte de la proposition faite par M. Kémény de tenir ultérieurement les Jeux Olympiques à Budapest.

M. le Dr Gebhart est chargé de rédiger le rapport général sur les Jeux Olympiques de 1896.

Le Comité International aura, désormais, son siège dans la ville où doivent être célébrés les prochains Jeux Olympiques. Le Bulletin y sera publié autant que possible en trois langues : française, anglaise, allemande. La Présidence du Comité appartient toujours, ainsi que l'a décidé le Congrès de Paris, au pays dans lequel vont avoir lieu les Jeux Olympiques.

Le président du Comité aura toute liberté pour organiser le Secrétariat : il pourra choisir des secrétaires en dehors même du Comité : mais ceux-ci ne seront en fonctions que pour le temps de sa présidence.

Seront considérés comme démissionnaires, les membres du Comité International qui n'auront pas adressé au président, au moins un rapport annuel ou auront négligé sans excuses valables, d'assister ou de se faire représenter aux Jeux Olympiques. Le Comité se complète lui-même et procède au renouvellement de ceux de ses membres qui cessent d'en faire partie. Il a droit d'exercer un contrôle sur les décisions d'ordre général prises par les Comités nationaux et affectant l'institution.

Chaque membre du Comité International s'efforce de subvenir, pour sa part, en faisant recueillir des annonces et en groupant les sociétés, aux frais de publication du Bulletin et des documents du Comité.

Le président pourra convoquer en conférence le Comité international quand il le jugera possible et désirable.

Fait à Athènes le 31(12) 1896.

Le Président                      Le Secrétaire Général  
B Bikélas                          Pierre de Coubertin

## NOUVELLES ET RENSEIGNEMENTS

*La proclamation* des vainqueurs, suivie de la distribution des récompenses, a clos la série des fêtes dont on gardera longtemps le souvenir. Il y a eu, le lendemain, des banquets et des raouts où l'on a toasté pendant de longues heures. Ces toasts, ressemblent par le fond et par la forme, aux allocutions et toasts que l'on connaît. Ce serait donc s'exposer à des redites que de les reproduire. Aussi renvoyons-nous aux feuilles grecques de vendredi les amateurs de ce genre de littérature.

*Rectifications.* — Au dernier moment on a reconnu que M. Schumann n'était pas un professionnel mais un amateur. Aussi lui a-t-on remis les récompenses qu'il avait gagnées au Stade.

*Le roi de Serbie.* — S.M. le roi de Serbie est partie, avec sa suite, mercredi matin pour Olympie par la voie de Patras. Le Roi, le Diadoque, les princes et les ministres l'ont accompagné jusqu'à la gare du Péloponnèse où ils lui ont fait leurs adieux. A Patras, à Pyrgos et dans toutes les villes où il s'est arrêté le roi de Serbie a été l'objet des manifestations les plus sympathiques.

*La succession de M. Tricoupis.* — Les amis de M. Tricoupis ne se sont occupés, en public du moins qu'à ses funérailles et de la manière la plus convenable et la plus digne d'exprimer leur deuil. Cependant les parlementaires se seraient déjà divisés, si nous en croyons une feuille du matin, en trois groupes: le groupe Théoloki, le groupe Simopoulo et le groupe... des indépendants. La vérité est que le parti Tricoupis disparaît, comme ont disparu tous les partis, partis personnels d'ailleurs, qui se sont disputé le pouvoir depuis l'avènement du roi Georges, avec son chef.

*Les obsèques de M. Tricoupis.* — On sait que M. Tricoupis a exprimé, à ses derniers moments, le désir que l'on écartât de ses funérailles les pompes officielles, les couronnes et les discours funèbres. C'est pourquoi le gouvernement a déclaré qu'il se conformerait au désir de la famille. Mais les amis de M. Tricoupis ont décidé de lui faire sinon, de pompeuses au moins de touchantes funérailles. D'aucuns disent que si le gouvernement envoyait des troupes pour lui rendre les honneurs militaires, on les prierait de se retirer comme l'a fait M. Délyannis qui a renvoyé les troupes que M. Tricoupis avait envoyées pour rendre les honneurs militaires à son frère.

*Le schisme.* — On dément de divers côtés les bruits concernant l'abolition du schisme bulgare, qui devait avoir lieu par l'intervention officieuse de la Russie.

Il est bon de rappeler à ce propos que, contrairement à la version donnée par des feuilles anglaises, le schisme n'a pas été proclamé à l'instigation de la Russie. Tout au contraire. Le cabinet de Pétersbourg fit tous ses efforts pour empêcher le patriarcat œcuménique de recourir à cette mesure extrême pour raffrénier les convoitises bulgares, qui s'étaient, au mépris du droit canon, révoltés contre le pouvoir de l'Eglise. Il y aura lieu de revenir sur cette question qui commence à préoccuper les esprits.

*L'ordre pendant les Jeux.* — On a beaucoup admiré l'ordre qui a régné, malgré l'affluence énorme des étrangers, pendant la durée des Jeux Olympiques. Mais ce qui les a le plus frappés, c'est l'absence de mendiants, d'ivrognes et de pick-pockets. On doit attribuer cela autant à la bonne organisation de la police qu'à la légendaire tradition d'urbanité du peuple athénien qui s'est efforcé de donner à ses visiteurs une haute idée de sa façon de pratiquer l'hospitalité.

*Les étrangers.* — Presque tous les étrangers venus pour les Jeux Olympiques ont quitté la Grèce. Mais il en vient en bien plus grand nombre pour visiter le pays en cette saison, qui est la saison des voyages. Il en vient, comme il en part, par la voie de Marseille, de Trieste, de Brindisi, d'Alexandrie, de Smyrne de Salonique et de Constantinople.

*Nous annonçons* avec plaisir que M. Rossi, que l'on avait expulsé comme anarchiste a été autorisé à rentrer en France à la suite des démarches faites en sa faveur par le gouvernement hellénique. Ajoutons que M. Rossi n'a ni les sentiments ni les idées d'un anarchiste et qu'il a fait, en Grèce, après son expulsion de France, son service militaire pour bien établir qu'il n'a rien de commun avec les sans-patrie ou les partisans des doctrines subversives de l'ordre social.

*Arrestation d'un officier italien.* — Un officier italien Guglielmo Gaetano, qui avril volé

170.000 francs à la caisse de son régiment, a été arrêté ces jours-ci au Pirée. Il a été interné aux prisons de la Vieille Caserne en attendant les formalités devant permettre son extradition.

*Rectification.* — On a dit, par erreur, que M. Constantinidis, vainqueur à la course vélocipédique de Marathon, avait eu des bicyclettes brisées sous lui. Cela n'est pas exact; il n'y a eu qu'un pneu troué par un clou. M. Constantinidis a fait la course sur une bicyclette de la même fabrique Swift, qui a montré l'endurance des véhicules de cette maison.

## BOURSE D'ATHÈNES

Nos lecteurs auraient pu croire que la Bourse est fermée depuis la semaine sainte. Qu'ils se rassurent. Il n'en est rien. Le temple de l'agiotage n'a fermé ses portes que pendant les jours fériés. Cependant on n'a pas vu se produire la reprise d'affaires à laquelle d'aucuns s'attendaient à l'annonce que les négociations pour le règlement de la dette extérieure avaient pris une tournure favorable.

Les valeurs nationales, sur lesquelles on ne spéculait guère en Grèce, ont gardé les cours, relativement élevés, qu'ils avaient à la Bourse de Londres. Cela tient aux bruits auxquels nous avons fait allusion plus haut.

Le change, qui avait fléchi à 170 et que l'on espérait — comptant sur l'or qui devait affluer avec les étrangers à l'occasion des Jeux Olympiques — voir tomber aux environs de 160 est remonté à 173.50 avec tendance à la hausse.

La liquidation de fin du mois n'a pas été laborieuse étant donné le chiffre restreint d'opérations faites dans le courant du mois de mars.

Les actions de la Banque Nationale sont à 2330 et ses obligations à primes à 672. Selles de l'Industriel, peu recherchées, ne subissent guère de fluctuations depuis qu'elles sont tombées à 51. La Banque d'Epiro-Thessalie est à 232.

Pas ou presque pas d'opérations sur les chemins de fer. L'Athènes-Pirée est à 360, les chemins de fer du Péloponnèse à 48 et les Thessaliens à 123.

## ASPECT NOUVEAU DE LA QUESTION EGYPTIENNE

Les journaux anglais, depuis la nouvelle de l'évacuation de Kassala par les troupes italiennes, ont mis une sourdine à leurs dithyrambes sur l'importance de l'expédition de Dongola au point de vue spécial de la lutte engagée dans l'Erythrée, et ont cessé, comme par enchantement, de faire valoir le soi-disant service rendu à cette occasion par l'Angleterre à l'Italie.

Quelques feuilles britanniques, comme le *Standard*, commencent en outre à parler, sur un ton assez mélancolique, de la possibilité de la reconstitution de la triple alliance formée naguère passagèrement contre le Japon, et ne dissimulent pas leur crainte de voir la France, la Russie et l'Allemagne s'entendre de nouveau sur la question égyptienne, qui se rattache indirectement aux questions asiatiques et au sujet de laquelle, par conséquent, les in-

térêts de ces trois puissances sont en quelque sorte identiques.

Il est clair que, si l'on fait abstraction du désir de l'empereur Guillaume de manifester sa sympathie pour l'Italie en s'associant par un acte spontané à une résolution présentée au début comme devant peser d'un grand poids sur le dénouement de l'expédition d'Abyssinie, l'Allemagne n'a aucune raison de prêter son concours à l'Angleterre et de s'associer à sa politique dans l'affaire d'Egypte. Il tombe même sous le sens que, pour toutes sortes de motifs, et notamment pour le succès de ses visées sur l'Afrique, elle est intéressée à la contrecarrer dans la vallée du Nil.

C'est pourquoi l'empereur allemand, comme j'ai eu occasion de le faire remarquer, en donnant son assentiment à la demande de crédit adressée par le gouvernement anglais, a eu bien soin de le formuler en des termes qui réservaient expressément l'avenir et n'a pas cessé depuis de faire déclarer par ses organes officieux que son adhésion, toute de circonstance, n'impliquait, en aucune façon, une approbation de la politique anglaise et encore bien moins une solidarité quelconque avec cette politique.

Ce n'est, d'ailleurs, un secret pour personne que le cabinet de Berlin ne dédaigne pas de faire des avances à Saint-Petersbourg dans la mesure compatible avec les alliances, de même qu'il lui en coûte fort peu de favoriser la France sur le terrain colonial chaque fois que l'occasion s'en présente. La question d'Orient, aussi, au sujet de laquelle la ligne de conduite adoptée par l'Allemagne n'est pas, en ce moment, sensiblement différente de celle que suivent la Russie et la France, peut faciliter l'entente et applanir bien des difficultés.

Dès lors, quoi d'impossible à ce que la chancellerie allemande se joigne aux gouvernements de France et de Russie pour vider l'incident égyptien et en arrive à se concerter avec eux en vue d'une action commune à exercer dans les négociations? Nous avouons, pour notre part, que rien ne nous paraît plus naturel et plus logique. Il s'agit seulement de savoir si la diplomatie française sera assez habile et vigilante pour saisir le joint et obtenir ce résultat.

## POLITIQUE EUROPÉENNE

Il faut avouer que la politique européenne est marquée en ce moment par d'étranges incohérences. C'est tout d'abord l'entente anglo-italienne qui aboutit à de singuliers résultats.

Lorsque les Anglo-Egyptiens, dit la *Gazette Européenne*, décidèrent inopinément de marcher sur Dongola, ils avaient en vue disaient-ils, d'opérer une diversion favorable à la garnison italienne de Kassala. Il est vrai qu'on ne fut guère dupe en Europe, et surtout en France, de cette histoire. Mais du moins, puisque le gouvernement de la Reine avait pris un prétexte il aurait dû s'entendre avec ses amis d'Italie pour le faire durer. Or, voici qu'on nous annonce que l'évacuation de Kassala est, sinon un fait accompli, du moins un projet figurant dans les plans du général Baldissera.

Le cabinet de Saint-James risquerait donc de se trouver bientôt dans une bien gênante posture, si sa politique, la plus dépourvue de préjugés qu'on connaisse, s'embarrassait jamais de questions morales, une fois le but atteint.

Hier, le bruit a couru, en effet, que les Italiens évacuaient Kassala. La nouvelle est arrivée d'une opération militaire qui prêtait aux interprétations les plus pessimistes.

Le colonel Stevani, envoyé à l'aide de Kassala se retirait vers Agordat, après avoir livré un combat heureux aux environs. La garnison le suivait-elle dans sa retraite ? Les dépêches ne le disent pas, mais leur forme ambiguë permettait de le supposer. On peut se demander si le gouvernement italien ne cherche pas à préparer l'opinion à un mouvement en arrière du côté du Soudan égyptien, semblable à celui qu'il a déjà dû opérer du côté de l'Éthiopie.

A regarder les choses de près, il est certain que si la prise de vive force de Kassala par les derviches paraît figurer presque au nombre des impossibilités, son ravitaillement par les Italiens présente des difficultés immenses. Le colonel Stevani a bien vaincu un corps de derviches, mais sans arriver à le déloger complètement de ses positions. Les Italiens n'ont pas eu moins de quatre officiers tués, de six blessés et de 300 indigènes mis hors de combat. C'est un chiffre qui dépasse singulièrement les prévisions et si la conservation de Kassala ne peut se faire qu'à ce prix, il est aisé de comprendre qu'on songe, en Italie à y renoncer. D'ailleurs, le corps d'occupation en Afrique, tel qu'il est composé actuellement et réparti coûte au budget italien la bagatelle de 6000,000 francs par jour. Ce chiffre ne s'applique qu'à une politique purement défensive qui, par conséquent, ne peut donner aucun résultat. Il est clair qu'il s'impose aux plus sérieuses méditations de M. di Rudini et de ses collègues, dont le ministère paraît avoir quelques velléités d'être réparateur.

D'ailleurs, poursuit la *Gazette*, l'énergie de la résistance des derviches devant Kassala est une leçon pour les Anglais. Ils ne peuvent avoir oublié que les troupes envoyées au Soudan pour réprimer la révolte mahdiste y ont trouvé le sort des légions de Varus. La petite expédition des Anglo-Egyptiens ne saurait y rétablir la domination du Khédive, et, du reste, on déclara qu'elle a reçu l'ordre de ne pas dépasser Akasch. Cependant, cette minime démonstration militaire a déjà coûté à l'Égypte 18 millions de francs, et on estime qu'il faudra sous peu demander à la caisse de réserve une nouvelle avance de 1 million de livres égyptiennes, soit 26 millions de francs.

Les Anglais font toujours grandement les choses, et on voit si le gouvernement français a eu raison de parler du caractère indéfini qu'avait l'expédition ! Des occasions peuvent bientôt se présenter pour lui de prendre sa revanche ; comme nous le disions au début, la politique européenne est en ce moment singulièrement incertaine, et il y a là un terrain opportun pour une diplomatie avisée et sachant prendre une décision.

L'Allemagne a dernièrement marché avec l'Angleterre dans la question d'Égypte. Cependant, quelques semaines seule-

ment auparavant, un grave dissentiment entre Berlin et Londres avait éclaté à propos des affaires du Transvaal. Il semble que les causes de ce dissentiment se renouvellent en ce moment et deviennent même plus sérieuses encore. Le différend entre l'Angleterre et le Transvaal s'accroît : le président Krüger paraît bien décidé à ne pas répondre à l'invitation de M. Chamberlain de venir en Angleterre. Mais, la question s'élargit singulièrement. Il ne s'agit plus seulement du Transvaal, cette fois. Voici que la République d'Orange annonce hautement qu'elle fait cause commune avec lui. A l'ouverture du Volksraad de l'Etat libre le président a annoncé la prochaine tenue d'une conférence en vue d'étudier la question d'une union plus étroite avec la « République sœur ». On voit même les Boërs soumis à l'autorité anglaise et vivant encore en si grand nombre dans les limites de la colonie du Cap, s'agiter à leur tour. La ligue Afrikander de la colonie promet son appui aux gouvernements de Bloemfontein et de Pretoria.

Que fera le gouvernement allemand en présence de cette levée générale de boucliers de tout l'élément germanique de l'Afrique Australe ? La réponse à cette question paraît si inquiétante au gouvernement britannique qu'il fait tout son possible pour que ce qui se passe dans l'Afrique du Sud fasse le moins de bruit possible en ce moment. Il y a deux jours, une dépêche l'allait-elle pas jusqu'à dire que le gouvernement de la reine était sur le point de signer avec le président Krüger un arrangement abrogeant la convention de 1884 qui restreint la liberté diplomatique du Transvaal ! Il est vrai qu'il a vite fallu démentir cette dépêche : s'il est grave de mécontenter l'Allemagne, il ne l'est pas moins d'être désagréable à l'opinion anglaise, dont l'impérialisme se préoccupe bien plus sincèrement du peuple britannique, qui grandit dans l'Afrique Australe, que des fonctionnaires, cadets de famille, qui vivent largement aux frais des contribuables égyptiens.

Le gouvernement anglais conclut la susdite feuille se trouve donc pris entre l'opinion du pays et le danger de mécontenter l'Allemagne. Cette situation donne plus l'une occasion à la diplomatie française, de autant qu'on affirme que la Russie cherche à ce moment de faire revivre l'entente franco-russo-allemande en Extrême-Orient. On sait si à Berlin on a toujours été désireux de ne pas être en désaccord avec Saint-Petersbourg. Les chances sont favorables à une collaboration des trois puissances, et nous devons y trouver largement notre compte, puisque l'Angleterre, par l'énormité de ses ambitions, donne à notre politique ses agissements perpétuels comme préoccupation dominante.

## DERNIÈRES DÉPÊCHES

PARIS, 16 avril. — Le Président de la République M. Félix Faure accompagne du ministre de la guerre M. Cavaignac partit subitement pour Verdun.

VIENNE, 16 avril. — L'empereur Guillaume a eu après le grand dîner qui a été donné en son honneur une longue entrevue avec le premier ministre d'Autriche M. le comte Goluchowski.

L'empereur Guillaume est parti accompagné jusqu'à la gare par sa Majesté l'Empereur François Joseph. Il fut frénétiquement acclamé par

la foule, les deux Empereurs s'embrassèrent deux fois avant de se séparer.

ROME, 16 avril. — On manua de Massaoi que le général Albertone, à eu une longue entrevue avec la reine Taïtu. On dit que le général a demandé et obtenu la libération des plusieurs officiers malades et blessés.

VIENNE, 15 avril. — L'Empereur Guillaume II a eu une longue entrevue avec le comte Badeni Ministre de l'Intérieur. Un grand dîner eut lieu hier au Palais en l'honneur de Guillaume II et le soir une représentation de gala à l'Opéra.

VIENNE, 15 avril. — L'Impératrice d'Allemagne accompagnée des Princes Impériaux est partie le neuf pour Berlin.

ROME, 15 avril. — Après l'échec de Kassala les Derviches continuent à se porter en masses compactes dans leur garnison des environs de Dongola. La nouvelle de l'ordre donné ces jours par le gouvernement d'évacuer Kassala est formellement démentie.

Ménelik a conclu un accord avec les Derviches. On parle d'une visite dans leur camp.

MARSEILLE, 17 avril 10 h. 32 m. — Le paquebot français Amérique de la Compagnie Fraissinet est parti pour le Pirée ayant à bord le corps de M. Tricoupis. L'Amérique sera au Pirée mardi prochain.

PARIS, 17 avril. — Dans les milieux sportifs, le temps mis par Louis, le vainqueur de la course de Marathon, pour faire les 40 kilomètres a cause beaucoup d'impression.

CONSTANTINOPOLE, 17 avril. — Les Ambassadeurs de France et d'Angleterre firent simultanément des représentations à la Sublime Porte relativement à la nomination d'un Caimacam (gouverneur) musulman à Zeïtoun.

ROME, 18 avril. — Monseigneur Agliardi, archevêque de Césarée et nonce Apostolique à Vienne a reçu l'ordre de partir pour Moscou où il représentera le pape aux fêtes du Couronnement du Czar.

PARIS, 18 avril. — M. Félix Faure, Président de la République, est rentré après avoir terminé son inspection des établissements militaires de la Meuse.

## Grand Hôtel d'Angleterre

**Le Grand Hôtel d'Angleterre** est situé vis à vis du Palais Royal, donne sur les places de la Constitution et du Château et possède une splendide vue sur l'Acropole et sur l'Hymette. Ce vaste et somptueux hôtel est le seul, à Athènes, qui soit organisé suivant les principes suisses, Bâti conformément aux exigences sanitaires, il est favorisé par les meilleures familles anglaises et américaines pour ses luxueux et confortables appartements et pour son exquise cuisine. On peut dire qu'il est peu d'hôtels plus avantageusement connus en Europe. Il est entièrement éclairé à l'électricité. Sa superbe salle à manger peut contenir plus de cent personnes, son salon de réception, ses fumoirs, son cabinet de lecture ne laissent rien à désirer. Grâce à une nombreuse clientèle, qui se renouvelle constamment, le Grand Hôtel d'Angleterre peut faire des arrangements spéciaux pour familles à des prix modérés. Le bureau de Cook et un bureau de poste sont à l'Hôtel même.

N. B. — Nous recommandons à nos lecteurs l'article magistral, avec gravures, que le *New-York Herald* (édition de Paris) vient de publier sur l'*Hôtel d'Angleterre*. L'auteur de cet article a l'air de dire, et peut-être ne se trompe-t-il point, que s'il revenait au monde, Brillat-Savarin prendrait ses repas dans cet établissement où le souci du bien-être des clients est poussé à l'exagération. « Cuisine exquise, cave respectable, service discret et prix très abordables », celle est l'opinion qu'en émettait naguère une des plus fines fourchettes athéniennes.